



HAL
open science

Traduire : une altérité en action (traduire l'altérité et non l'identité)

Marie Vrinat-Nikolov

► **To cite this version:**

Marie Vrinat-Nikolov. Traduire : une altérité en action (traduire l'altérité et non l'identité). Séminaire INALCO/Quai Branly 2016 : l'altérité, Mar 2016, Paris, France. hal-01301875

HAL Id: hal-01301875

<https://hal.science/hal-01301875v1>

Submitted on 20 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie Vrinat-Nikolov
Professeur des universités à l'INALCO
Langue et littérature bulgares
Théorie et critique de la traduction littéraire

Traduire : une altérité en action (Travailler l'altérité et non l'identité)

Celan redonne légitimité à la fonction de la parole poétique en faisant de la même langue une autre langue
Alexis Nouss, *Paul Celan, Les lieux d'un déplacement*¹.

*La traduction donne accès, sur le plan éthique, au « soi-même comme un autre » plutôt qu'à l'autre
comme alter ego. Ainsi elle se préserve des dérives assimilatrices et hégémonistes.*
François Ost *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*².

*L'identité est tendue comme un tambour sur lequel
on peut faire résonner des certitudes tranquilles.*
François Laplantine, *Je, nous et les autres*³.

*Pas question, ici, de ressemblance : si l'on veut que l'œuvre traduite
ressemble à l'œuvre à traduire, il n'y a pas de traduction littéraire possible.*
Maurice Blanchot, « Traduire », *L'Amitié*⁴.

Ignorant ou rejetant superbement l'héritage de Walter Benjamin, d'Henri Meschonnic et d'Antoine Berman, la pensée encore dominante sur la traduction (la doxa traductologique) se fonde sur la recherche du Même et de l'équivalence depuis les années 1960 et les travaux de Vinay et Darbelnet ou de Eugene Nida, dans le sillage des théories linguistiques. En témoigne le titre d'un ouvrage récent d'Umberto Eco, intitulé *Dire presque la même chose*⁵. Malgré le changement opéré par Henri Meschonnic qui, en 1999, tournait définitivement le dos à l'équivalence linguistique pour proposer une autre définition :

L'équivalence recherchée ne se pose plus de langue à langue, en essayant de faire oublier les différences linguistiques, culturelles, historiques. Elle est posée de texte à texte, en travaillant au contraire à montrer l'altérité linguistique, culturelle, historique comme une spécificité et une historicité. C'est le passage, qui est encore loin d'être compris par tous, de l'annexion au décentrement, de la réduction à l'identité vers la reconnaissance de l'altérité⁶.

1 Alexis Nouss, *Paul Celan. Les lieux d'un déplacement*, Lormont, Le bord de l'eau, 2010.

2 François Ost, *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*, Paris, Fayard, 2009, p. 12.

3 François Laplantine, *Je, nous et les autres*, Paris, Le Pommier, 2010, p. 27.

4 Maurice Blanchot, « Traduire », *L'Amitié*, Paris, Gallimard, 2014 [1971], p. 71.

5 Umberto Eco, intitulé *Dire presque la même chose*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 2003.

6 Henri Meschonnic, « Traduire au XXI^e siècle », *Quaderns*, 15, 2008, p. 59.

Or, la traduction, lorsqu'elle est une pratique réflexive, déconstruit l'identité dans ce qu'elle a de figé et de figeant, de fixé et de fixant, elle ne trouve pas sa place dans les nombreuses dichotomies qui ont la vie dure : « fidélité » à l'esprit/ »fidélité » à la lettre, identité/altérité, forme/sens, etc. C'est dans l'intersubjectivité que se meut la traduction, dans le rapport qui se joue, le dialogue qui s'instaure entre le « je » et le « tu », entre le Même et l'Autre. Une altérité en action car il s'agit, pour la traduction, non pas de dire la même chose, mais d'agir *en réponse* à l'original tout en étant différente, en disant différemment, et en assumant sereinement cette altérité. Surtout lorsqu'elle est traduction d'un texte littéraire tissé de polyphonie et d'altérité lui-même, aussi bien dans la poésie que dans la prose. L'enjeu de ce travail de – et sur – l'altérité dépasse la traduction pour concerner l'ensemble des sciences humaines, comme l'a suggéré récemment François Ost avec *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*⁷.

De « l'identité » en traduction

Dans un ouvrage destiné à présenter les « théories contemporaines de la traduction », comme son titre l'indique, le chercheur québécois Robert Larose part d'un point de vue encore largement partagé :

Nous tenons à préciser dès le départ que la traduction, telle que nous l'entendons, est une opération de transformation qui préserve un invariant, c'est-à-dire l'équivalence cognitive globale entre un texte de départ (TD) et un texte d'arrivée (TA) sous le double rapport langue-langue et texte-texte⁸.

La notion d'« équivalence cognitive » repose sur le postulat que le sens prime sur la forme, que le texte véhicule un message à transmettre, qu'il faut rechercher ce qui est considéré comme « usuel », « naturel » dans la langue d'arrivée. Ainsi, et malgré la précision « langue-langue et texte-texte », la recherche de l'équivalence se situe avant tout au niveau de la *langue* et de ce qui est considéré comme naturel dans cette langue, dans le sillage de ce que postulait Eugene Nida en 1969 :

La traduction consiste à produire dans la langue d'arrivée l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue de départ, d'abord quant à la signification, puis quant au style⁹.

7 François Ost, *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*, *op. cit.*

8 Robert Larose, *Théories contemporaines de la traduction*, Montréal, Presses de l'université du Québec, 2^e éd., 1989.

9 Cité par Robert Larose, *op. cit.*, p. 74.

Plus près de nous, les fondatrices de l'ESIT, Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, déclaraient en 1994 : « L'unité de sens est le plus petit élément qui permette l'établissement d'équivalences en traduction¹⁰. »

La dichotomie entre « signification » et « style » (défini comme écart par rapport à la langue « usuelle » et à ses normes, comme secondaire, comme du « faire joli ») est au fondement des stylistiques, mêmes des plus actuelles, même de celles qui s'en défendent¹¹.

Elle va également de pair avec l'exigence de prise en compte du lecteur de la traduction à qui il faut offrir une traduction la plus « naturelle » possible, celle qui repose le plus sur les « équivalences dynamiques » (préservant le sens du message, quitte à changer la forme). Sauf qu'on aurait bien du mal à se représenter UN lecteur-type, un *hyper-lecteur*, comme j'ai eu l'occasion de le développer. Et qu'ainsi, par l'équivalence dynamique recherchée, on préserve l'identité « pure » et inaltérée, on demeure dans le Même. À quoi, bon, dans ce cas, lire des traductions ? Lire des œuvres de littératures autres si elles visent elles aussi à être « équivalentes » aux œuvres de la littérature d'accueil ? Est-ce vraiment ce que recherche cet hyper-lecteur visé ? La lecture de nombreux blogs littéraires permet heureusement d'en douter.

Cette recherche de l'équivalence, fondée, quoi qu'il en soit, sur le primat du sens, caractérise toujours, à quelques nuances près, les théories de la traduction énoncées par des linguistes (Catford, Mounin, Mel'čuk) ou dans le sillage de la linguistique et de la sémiotique (ESIT, Jean Delisle, Jean-René Ladmiral, Maurice Pergnier, Juliana House, Katarina Reiss ; Suzan Bassnett, Dida Gorlée, Umberto Eco, par exemple). Équivalence formelle, équivalence dynamique, équivalence transcodée, équivalence de signification, équivalence de désignation, équivalence idéique, équivalence fonctionnelle, équivalence d'effet, équivalence d'intention et autres équivalences : la profusion des termes témoigne tout autant du caractère central de la recherche d'équivalence en traduction que de son caractère ô combien problématique. Et précisément parce qu'elle est problématique, la recherche d'équivalence en traduction littéraire est vouée à aller de pair avec l'idée d'échec, de perte, de négociation chez Eco, celle-ci entraînant à son tour la notion naïve et littérairement absurde de « compensation » : le traducteur n'a pas réussi à trouver « d'équivalence » dans tel passage du texte ? Qu'à cela ne tienne, il compensera ailleurs ! Comme si l'écriture était un assemblage aléatoire de mots, de registres, d'images que l'on peut déplacer à sa guise... Pour le croire, il faut, encore et toujours, postuler qu'un texte littéraire est avant tout un

10 Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1994, p. 27.

11 Cf. Joëlle Gardes-Tamine, *La stylistique*, Paris, Armand Colin, 2010 (3^e édition).

message qui véhicule un sens...

Rappelons-nous à ce propos la définition que donnait Eco de la « traduction idéale » :

Le texte B dans la langue Bêta est la traduction du texte A dans la langue Alfa si, en retraduisant B dans la langue Alfa, le texte A2 obtenu a en quelque sorte le même sens que le texte A.

Une telle conception paraît évidemment étrange lorsqu'on traduit un texte littéraire, après les formalistes russes, après le structuralisme, après Barthes, par exemple, qui déclarait :

Le Texte est pluriel. [...] Le Texte n'est pas coexistence de sens, mais passage, traversée ; il ne peut donc relever d'une interprétation, même libérale, mais d'une explosion, d'une dissémination. Le pluriel du texte tient, en effet, non à l'ambiguïté de ses contenus, mais à ce que l'on pourrait appeler la *pluralité stéréographique* des signifiants qui le tissent (étymologiquement, le Texte est un tissu)¹².

Dès lors que le « sens » d'un texte est inachevé parce qu'inachevable, toute pensée et toute pratique de la traduction fondées sur la recherche d'équivalences (et donc de captation de ce sens) est vouée à l'échec et à produire l'idée d'intraduisibilité.

De « l'identité » de l'original

En effet, si l'on admet avec Barthes que le texte est par essence pluriel, de quelle « identité » peut-on parler ? Et si le texte traduit doit être « équivalent » à l'original, de l'équivalence de quoi peut-il s'agir ? En traduction littéraire, l'équivalence est-elle pensable ? Lorsque les critiques littéraires et les anthropologues s'intéressent à la traduction, la réponse peut paraître paradoxale, et je citerai ici cet extrait de *L'Amitié*, de l'écrivain et critique Maurice Blanchot :

Pas question, ici, de ressemblance : si l'on veut que l'œuvre traduite ressemble à l'œuvre à traduire, il n'y a pas de traduction littéraire possible.

Et il précise :

Il s'agit, bien davantage, d'une identité à partir d'une altérité : la même œuvre dans deux langues étrangères et en raison de leur étrangeté et en rendant, par là, visible ce qui fait que cette œuvre sera toujours *autre*. [...] Tout traducteur vit de la différence des langues, toute traduction est fondée sur cette

12 Roland Barthes, « De l'œuvre au texte », *Le bruissement de la langue, Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984, p. 73.

différence, tout en poursuivant, apparemment, le dessein pervers de la supprimer. [...] À la vérité, la traduction n'est nullement destinée à faire disparaître la différence dont elle est au contraire le jeu [...] elle est la vie même de cette différence. [...] Le traducteur est un écrivain d'une singulière originalité, précisément là où il paraît n'en revendiquer aucune. Il est le maître secret de la différence des langues, non pas pour l'abolir, mais pour l'utiliser, afin d'éveiller dans la sienne, par les changements violents ou subtils qu'il lui apporte, une présence de ce qu'il y a de différent, originellement, dans l'original.¹³

Voilà qui, déjà en 1971, interroge à la fois le statut de l'original (dont on oublie trop souvent qu'il n'est original que parce qu'il a été traduit) et le rapport qui existe entre texte original et texte traduit.

Le terme même de texte *original* induit son figement, voire sa sacralisation et son caractère d'autorité, ce qui induit à son tour le statut de secondarité, voire d'ancillarité du texte traduit. Qui dit original, dit texte fini, inscrit dans le « marbre » de la feuille et de l'encre, immuabilité et vie éternelle : on répète à l'envi que les originaux ne vieillissent pas, à la différence des traductions. Absurde. Tout texte a son historicité, ce qui ne veut pas dire qu'il ne vieillisse pas. Ne pas confondre. Qui dit original dit aussi texte autosuffisant, écrit *ex nihilo*, qui ne tire son existence d'aucun autre texte. Tout aussi absurde, comme le souligne, cette fois, un anthropologue, François Laplantine, auteur et co-auteur avec Alexis Nouss de travaux sur l'altérité et le métissage :

L'illusion identitaire, c'est aussi l'illusion de l'autonomie du texte, la croyance en sa stabilité et son unité, le postulat d'une espèce en soi du texte, ignorant tant le travail de sa composition que l'activité du lecteur. [...] Un texte, quel qu'il soit, ne peut jamais être considéré comme étant seulement lui-même, car il est formé de la somme des textes antérieurs qui le constituent implicitement ou explicitement (citations) et qu'il recompose, ainsi que de l'ensemble des lectures (qui sont le début de réécritures) qu'il provoque. [...] Aucun texte n'est jamais le même pour deux lecteurs tandis que le même lecteur en fait des lectures chaque fois différentes. [...] Ce qui est donc caractéristique de la textualité, c'est sa mobilité. Un texte ne cesse jamais de se transformer et de transformer le lecteur (ou alors il ne vaut rien)¹⁴.

13 Maurice Blanchot, « Traduire », *op. cit.*, p. 71-72.

14 François Laplantine, *Je, nous et les autres*, *op. cit.*, p. 83-84.

Songons à tous ces textes voyageurs, *Roman d'Alexandre, Mille et une nuits, Kalila et Dimna, Les aventures de Télémaque* et tant d'autres qui, en migrant et en essaimant à travers les cultures, en renaissant grâce aux traductions, un peu *mêmes* et toujours *autres*, ont permis aux cultures qui ont été leur « auberge du lointain », qui ont accueilli « l'autre en moi », de *se révéler à elles-mêmes*¹⁵ et ont fini non seulement par avoir leur place incontestée au sein du champ littéraire d'accueil, mais à agir sur d'autres textes, à se transformer, se recomposer, à susciter à leur tour des textes, bref à produire leur propre intertextualité¹⁶. Le voyage de la légende arabe « Majnoun et Leilâ » dans tout le Proche et le Moyen Orient, au Maghreb et en Asie centrale, la place centrale occupée au sein de la littérature persane par ce récit depuis sa première version narrative en vers qui date du XII^e siècle (le *Leili o Majnoun de Nezâmi Ganjavî*), sont tout à fait emblématiques¹⁷.

Penser la traduction en terme d'altérité, et non d'identité ou d'équivalence, invite donc à penser autrement la relation entre original et traduction, et je proposerais texte *originel* et texte *renouvelé*. Il ne s'agit pas d'un pur jeu de langue, de remplacer une dichotomie par une autre, il s'agit de déplacer le regard.

Un retour à « L'abandon du traducteur¹⁸ », de Walter Benjamin (selon la traduction de Laurent Lamy et Alexis Nouss), nous ouvre une autre voie : les traductions, nous dit Benjamin, « ne sont pas tant au service de celle-ci [l'œuvre], ainsi que de mauvais traducteurs ont coutume de le revendiquer pour leur travail, qu'elles ne lui sont redevables de leur existence. En elles, la vie de l'original connaît son éclosion la plus vaste et la plus tardive, comme telle promise à un constant renouvellement. » (p. 16). Pour Benjamin, donc, « la traduction assure la survivance [*Fortleben*] des œuvres originales, permettant leur renouvellement et leur transformation¹⁹ ».

Si les traductions « ne sont pas au service de l'œuvre » mais « lui sont redevables de leur existence », il serait alors plus adéquat, lorsqu'on vise le rapport des unes aux autres, de parler non plus d'*original* mais de texte *originel*. C'est déplacer le regard de ce qui « porte son origine en soi, qui n'a pas de modèle connu²⁰ » – ce qui est donc une aberration, comme on la vu plus haut, puisque tout texte littéraire dialogue avec d'autres, porte une part d'intertextualité explicite ou implicite, recherchée ou non – vers « ce qui est à l'origine de, qui provoque l'apparition de quelque

15 Je reprends cette expression à ma collègue Leili Anvar.

16 Voir la définition de François Laplantine dans *Je, nous et les autres*, *op. cit.*, p. 84.

17 Je renvoie à l'article de Leili Anvar, « Leylî o Majnûn en littérature persane »,

18 Walter Benjamin, « L'abandon du traducteur : prolégomènes à la traduction des "Tableaux parisiens" de Charles Baudelaire », Laurent Lamy et Alexis Nouss, *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 10, n° 2, 1997, p. 13-69. URI: <http://id.erudit.org/iderudit/037299ar> DOI: 10.7202/037299ar . C'est la traduction citée ici.

19 Alexis Nouss, *Paul Celan...*, *op. cit.*, p. 37.

20 Définition du TLF. (portail lexical : <http://www.cnrtl.fr>)

chose²¹ ». Et si c'est dans les traductions que ce *texte originel* est promis « à un constant renouvellement », à une potentialisation de ses significations, alors on peut poser que le rapport qui les lie est de *texte originel* à *texte renouvelé*.

Ce déplacement du regard permet de sortir de l'aporie dans laquelle on est lorsqu'on considère le rapport entre original et traduction comme un rapport de secondarité, de copie, et donc de recherche d'un « comme », d'un « même », d'un « équivalent », recherche vouée à l'échec sous la forme de « pertes » inévitables. Considérer la traduction comme *texte renouvelé*, c'est mettre l'accent sur le potentiel de transformation, de métamorphose au sens propre ; « renouveler », c'est « faire renaître, faire que quelque chose reparaisse, se manifeste de nouveau dans toute sa force, sa fraîcheur²² » ; c'est accepter la différence de la traduction, un autre qui répond au texte originel qui l'a suscitée au sein d'un dialogue fécond. Ou, comme le dit Lambert Barthélémy :

« Traduire doit faire texte, un texte. Qui ne se confond pas avec l'initial, mais en offre une transformation, un devenir. Devenir autre du texte même. Traduire un texte, c'est le mettre indéfiniment en mouvement dans le temps, l'ouvrir à sa déclinaison illimitée ; c'est un processus infini, car réajusté constamment²³. »

Traduire : pour une altérité en action, ou agir en réponse à, en dialogue avec, en assumant la différence

On en trouve une singulière illustration dans *Le Prix Nobel*, roman de l'écrivaine bulgare Elena Alexieva. Vanda Belovska, inspecteur de police qui enquête sur l'enlèvement à Sofia d'un écrivain d'origine chilienne, lauréat du prix Nobel, et sur le meurtre d'un écrivain bulgare, redécouvre et ne s'approprie vraiment le roman de ce dernier que lorsqu'elle le lit dans sa traduction anglaise :

« Le livre de Voïnov lui ouvrit les yeux sur beaucoup de choses. Maintenant qu'elle le relisait à travers le filtre de la langue étrangère, elle se reconnaissait tantôt dans l'un des personnages, tantôt dans un autre, et cette reconnaissance l'emplissait d'une joie inquiète, comme si le livre avait été écrit pour elle, comme si son auteur l'avait écrit dans le secret espoir

21 *Ibid.*

22 TLF.

23 Lambert Barthélémy, « "Ma langue dans sa bouche". À partir du latin chez Claude Simon », paru dans Loxias, Loxias 29, mis en ligne le 13 juin 2010, URL : <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=6127>.

qu'un jour, il finirait bien par tomber entre ses mains. C'était la première fois qu'elle se retrouvait dans un tel état. Une voix inconnue, qui lui parlait avec plusieurs voix, l'amenait à se sentir élue, lui donnant bien plus que personne d'autre auparavant²⁴. »

C'est par et dans une langue autre que l'œuvre devient « mienne ». C'est l'autre qui me révèle à moi-même.

Considérer la traduction comme *texte renouvelé*, c'est aussi échapper au mythe selon lequel les originaux ne vieilliraient pas, au contraire des traductions²⁵. Là aussi, il n'est pas inutile de revenir à ce que dit Benjamin :

« Aucune traduction ne serait possible, eu égard à son essence ultime, si elle aspirait simplement à la ressemblance avec l'original. Car, dans sa survivance, qui ne mériterait pas ce nom si elle n'était mutation et régénération du vivant, l'original encourt une transformation. Même les mots figés se prêtent à une post-maturation. Ce qui du temps d'un auteur a pu être une tendance de sa poétique peut ultérieurement s'épuiser ; des tendances immanentes peuvent connaître une épiphanie inédite à partir de ce qui a déjà forme. Ce qui fut, un temps, nouveau pourra plus tard s'avérer usagé, ce qui était en usage s'avérer archaïque²⁶. »

Il est temps de s'interroger sur la langue produite par la recherche d'équivalences : je renverserais ce que recouvre l'expression « langue de traduction » en général employée pour désigner les prétendues « aspérités » et « étrangetés » de la langue de la traduction. Si aspérité il y a, c'est dans la non-cohérence du texte, non-cohérence qui trouve son fondement dans l'absence de projet, dans la traduction au « coup par coup », la « pratique au jour le jour » revendiquée, par exemple, par L'Admiral²⁷. Et si langue de la traduction il y a, c'est celle qui suit « l'ainsi-nommée littérature », une langue stérilement élégante, restant dans le « linguistiquement correct », prenant même le cliché pour l'image ou la métaphore : l'enfance est toujours « la tendre enfance », les cheveux noirs sont toujours « noirs de jais », que fait-on dans un fauteuil, si ce n'est forcément « s'y carrer », sans parler d'imparfaits du subjonctif dans des dialogues ou de passés simples qui déforment la tonalité du texte, lorsque ce texte crée précisément une langue nouvelle ou vise une simplicité il faut croire pas assez « littéraire ». Ce qui, poussé à l'extrême donne, dans la première traduction de *La Plaisanterie* de Kundera : « Sous un ciel de pervenche, octobre hissait

24 Elena Alexieva, *Le Prix Nobel*, traduit du bulgare par Marie Vrinat, Actes-Sud, 2015.

25 Même Meschonnic n'y échappe pas complètement : il considère que les « grandes traductions » ne vieillissent pas, comme les œuvres originales. Parmi ces « grandes traductions », il cite « Le corbeau » de Poe « traduit » par Baudelaire, ou les *Mille et une nuits* de Galland... qui, pour moi, sont des adaptations et non des traductions...

26 Walter Benjamin, « L'abandon du traducteur : prolégomènes à la traduction des "Tableaux parisiens" de Charles Baudelaire », *op. cit.*, p. 18.

27 Jean-René L'Admiral, *Traduire, théorèmes pour la traduction*, Gallimard, TEL, 1994 (1^{ère} édition : 1979).

son pavois fastueux » pour... « le ciel était bleu ». Ou encore, dans un passage des *Cours obscures*, de l'écrivain bulgare Yordan Raditchkov (« и излезе разкрепостена и светла срещу надигащото се слънце²⁸ ») : « la taïga se redressa, démystifiée et radieuse, pour accueillir sans vergogne la caresse du soleil levant²⁸ », lorsque le texte dit : « et elle sortit, affranchie et radieuse, face au soleil s'élevant. »...

Enfin, si traduire, c'est traduire des textes, donc une langue à chaque fois *autre* et *unique*, dans son altérité fondamentale, sans chercher à la réduire au même, à l'identité, sans vouloir faire de la traduction la recherche d'équivalences, et si traduire est conçu dans une dynamique plus vaste de translation englobant notamment ce qu'on a l'habitude de nommer le paratexte (préface ou postface, notes du traducteur et autres), alors il n'y a pas d'intraduisible. Pour deux raisons : d'abord, parce que grâce à cet ensemble traduction + paratexte, on arrive toujours à effectuer cette translation, donc à traduire un texte. Ensuite, parce que parler d'intraduisibilité, c'est oublier l'incompréhensibilité, l'illisibilité d'un texte dans la même langue. Traduire c'est toujours lire-écrire. On traduit ce qu'on lit à un moment M. Or, on ne lit jamais tout d'un texte, et toute lecture est unique, même dans sa propre langue.

Inversement, si l'on parle d'intraduisibilité, il faut la concevoir non seulement entre des langues, comme c'est encore exclusivement le cas, mais aussi entre des lectures au sein d'une même langue.

On oublie trop souvent l'étymologie grecque des termes de « poétique » et « d'esthétique », soit, respectivement le verbe *poieîn*, « faire », et *aisthêsis*, « sensation ». Un texte littéraire agit sur le lecteur et c'est, dans les termes de Meschonnic²⁹, parce qu'il fait à la langue quelque chose qu'il est seul à lui faire, que le traducteur, *en réponse*, doit faire quelque chose à sa langue pour agir, lui aussi, sur le lecteur. C'est ce que Meschonnic appelle « poétique pour poétique ». Lorsqu'il y a une écriture pour une écriture. Deux écritures qui se cherchent, qui se trouvent, qui se dé-trouvent et se retrouvent, d'où la belle métaphore d'Édouard Glissant sur la traduction comme *Art de la Fugue* :

Art de la fugue d'une langue à l'autre, sans que la première s'efface et sans que la seconde renonce à se présenter. Mais aussi art de la fugue parce que chaque traduction aujourd'hui accompagne le réseau de toutes les traductions possibles de toute langue en toute langue. S'il est vrai qu'avec toute langue qui

28 Yordan Raditchkov, *Les Cours obscures*, trad. du bulgare par Raymond Albeck, Charles Boinay et Lilyana Pétrouva-Boinay, Gallimard, 1980, p. 54.

29 Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999.

disparaît, disparaît une part de l'imaginaire humain, avec toute langue qui est traduite s'enrichit cet imaginaire de manière errante et fixe à la fois. La traduction est fugue, c'est-à-dire si bellement renoncement. Ce qu'il faut peut-être le plus deviner dans l'acte de traduire, c'est la beauté de ces renoncements³⁰.

Renoncement à « être pareil » pour pouvoir « agir pareil ». Ou, pour citer de nouveau Meschonnic :

La traduction est cette activité toute de relation qui permet mieux qu'aucune autre, puisque son lieu n'est pas un terme mais la relation elle-même, de reconnaître une altérité dans une identité³¹.

La traduction, si elle renouvelle le texte originel, entre en *harmonie* avec lui, en tant que « cohérence, ajustement, accord de sons entre eux³² ». Elle laisse voir et entendre ce que le texte dit du monde dans et par sa langue dans et par toute sa complexité, ses strates qui ont si peu à voir avec les seules marques lexicales, sémantiques, ou même rythmiques et prosodiques si elles ne sont pas envisagées dans un ensemble, un tout, un texte-monde. Elle se meut dans l'espace infini de la langue, comme le texte originel le fait, elle se donne les mêmes libertés, les mêmes potentialités pour que leurs différences, au lieu de se heurter, entrent en résonance. Elle répond au texte originel. Elle répond à son appel, car tout texte appelle à être traduit, renouvelé par la traduction. C'est l'un des sens possibles que l'on peut donner à la « pulsion de traduire » dont parle Antoine Berman³³ : le traducteur sent cet appel que lui adresse le texte et il y répond. La traduction répond également aux questionnements que pose le texte originel à son traducteur.

Nous devons à un juriste et philosophe François Ost, d'avoir formulé la nécessité de faire advenir ce qu'il appelle un « paradigme de la traduction », pour remplacer le « paradigme de la communication », précisément parce que la traduction est travail de l'altérité, dialogue et intersubjectivité, et non repli sur une identité, recherche d'équivalence et copie plus ou moins conforme d'un original.

Les potentialités de ce modèle traductif sont immenses.

Au plan éthique, loin de faire l'impasse sur les « différends » très profonds qui divisent notre monde, il ménage les voies de leur confrontation pacifique et

30 Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 46.

31 Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, *op. cit.*, p. 191.

32 TLF.

33 Antoine Berman, *Critique de la traduction*, John Donne, Paris, Gallimard, 1995.

laisse entrevoir un « pluriversel » d'identités métisses.

Au plan de la connaissance, du savoir et de la culture, il libère, par la faille qu'il introduit dans la clôture de chaque langue et le ferment d'étrangeté qu'il y dépose, le potentiel d'innovation qui est à la fois le moteur de la créativité artistique, le ressort de la découverte scientifique et [...] la condition d'une « adresse » authentique à l'interlocuteur³⁴.

Ce qui entre en résonance avec le « plaidoyer pour un monde métis », d'Alexis Nouss, monde métis au cœur duquel se trouve la traduction, qui « produit un nouveau texte tout en révélant l'ancien³⁵ », qui déstabilise les certitudes et les identités figées et enfermantes. La traduction est déplacement, non remplacement³⁶.

Car... :

La fonction de la traduction est donc d'indiquer qu'il est toujours possible de dire le monde autrement, sous d'autres formes, d'autres rythmes, d'autres accents, en d'autres nuances de sons et de couleurs.³⁷.

En ce début de XXI^e siècle, marqué par des affrontements identitaires d'une violence extrême, l'enjeu du « travail de l'altérité sur l'identité » réalisé par la traduction – parce qu'elle repose sur la révélation de « l'autre en moi », sur la curiosité pour l'autre, le désir de l'autre – est crucial...

34 François Ost, *Traduire, op. cit.*, p. 420.

35 Alexis Nouss, *Plaidoyer pour un monde métis*, Paris, Textuel, 2005, p. 41.

36 Alexis Nouss, *Celan...*, *op. cit.*, p. 41.

37 François Laplantine et Alexis Nouss, *Métissages. De Arcimboldo à Zombi*, Paris, Pauvert, 2001, p. 565.